

Marc Strauss

Le théâtre de la logique ou Avancées sur la structure de la jouissance sexuelle *

« Le théâtre est un doute sur les progrès
de l'humanité qui ne se contente pas de rire ¹. »

Ayons d'abord une pensée émue et reconnaissante pour Jacques Roubaud qui nous a quittés aujourd'hui. Ce poète et mathématicien reconnu de l'Oulipo était ami de Lacan, auteur en 2004 aux Éditions de l'Attente de *Ma vie avec le docteur Lacan* ².

Selon la formule consacrée, pardon, je n'ai pas eu le temps de faire court.

Je ne vous apprends rien, Lacan est compliqué et foisonnant. Surtout dans son séminaire, quand il défriche, avance dans sa recherche. Méandres érudits, ellipses, raccourcis, ruptures abruptes, improvisations quelquefois loufoques, c'est vertigineux. Cela dit, à reprendre cette leçon VI, il apparaît clairement que Lacan tresse trois modes de représentation de la structure. Le premier est épique, avec *La Lettre volée* de Poe, un théâtre avec ses personnages des deux sexes ; le deuxième est mythique, avec Freud et son écrit *Totem et tabou* ; le troisième est logique, il s'appuie sur la logique moderne et les quantificateurs. Et ce n'est pas uniquement dans cette leçon qu'il articule les trois, mais tout au long du séminaire, reprenant encore *La Lettre volée* dans les leçons suivantes. Autant dire que le dernier mot de l'affaire n'est pas pour ce soir.

* [↑](#) Commentaire des chapitres 3 et 4 de la leçon VI du *Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2007, p. 95-105, à Paris, le 5 décembre 2024.

1. [↑](#) O. Py, *Les Mille et Une Définitions du théâtre*, Arles, Actes Sud, coll. « Le temps du théâtre », 2020.

2. [↑](#) J. Roubaud, *Ma vie avec le docteur Lacan*, Bordeaux, Éditions de l'Attente, 2004.

Mais le point de départ est clair et précis, c'est une question explicite de Lacan : comment des sujets en viennent-ils à faire l'amour ? Comment se structure leur jouissance sexuelle ?

Je la retraduis ainsi : puisque le rapport des êtres parlants à la réalité est commandé par un dispositif interposé, appelé inconscient, qu'est-ce qui dans cet inconscient les pousse à faire ce qu'il faut pour se reproduire, à commencer par l'amour ? Pour le dire autrement encore, comment deux régimes de jouissance des parlêtres en arrivent-ils à faire copuler leurs corps et à les faire à l'occasion se reproduire ?

C'est donc à élucider cette question que *La Lettre volée* sert cette fois à Lacan. Cette historiette de lettre baladeuse entre alcôve et trône est en fait un ballet parfaitement réglé dans ses temps et c'est elle qui règle le temps des protagonistes. Elle est pour Lacan *La bonne Samaritaine*, il y trouve toujours ce dont il a besoin pour répondre le plus intelligemment possible à la question qui le tracasse de toujours, comme Freud d'ailleurs, celle de l'amour du prochain. Avec elle, il illustre la grâce de la structure en mouvement. Son socle, il l'indique, est son temps logique de 1945. Il revient régulièrement à cette nouvelle pour en affiner la mise en scène, marquer une étape inédite dans son enseignement. Ainsi :

– en avril 1955, dans son séminaire : « La lettre est synonyme du sujet initial, radical. Il s'agit du symbole se déplaçant à l'état pur, auquel on ne peut pas toucher sans être aussitôt pris dans son jeu ³ » ;

– en octobre 1966, dans son introduction pour les *Écrits* de ce texte de 1955 lui-même réécrit : « [...] nous déchiffrons en la fiction de Poe, si puissante, au sens mathématique du terme, cette division où le sujet se vérifie de ce qu'un objet le traverse sans qu'ils se pénètrent en rien, laquelle est au principe de ce qui se lève à la fin de ce volume sous le nom d'objet *a* ⁴ » ;

– en mars 1971, il s'agit donc de répondre à l'énigme de la jouissance sexuelle par la fonction de la lettre. C'est, je le rappelle, un *work in progress*, puisque Lacan dans la leçon VIII poursuivra son investigation et parlera même du besoin sexuel.

Alors, pour aborder les chapitres 3 et 4, qui ne sont chapitres qu'après l'établissement du texte pour publication, repartons donc de la fin du 2, où il résume son usage de la nouvelle de Poe, centré cette fois sur la lettre et son effet de féminisation. Je résume la problématique ainsi : *La femme*

3. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1978, p. 231.

4. [↑](#) J. Lacan, « Ouverture de ce recueil », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 10.

n'étant pas pensable du fait de la structure, il faut rendre compte de ce qui féminise un sujet, dans son comportement jusque dans ses relations aux autres. La réponse est la possession de la lettre.

Penchons-nous donc sur notre petit théâtre. Où des partenaires sexuels quelconques prennent-ils leur loi, sans le savoir ? À la cour bien sûr, auprès du couple royal. En avril 1955 : « Ce couple est le symbole du pacte majeur, qui accorde l'élément mâle et l'élément femelle ⁵. » C'est à la cour que se décident la mesure et la valeur de quelqu'un, en fonction de l'image qu'il va se donner de lui-même. Et les personnages de notre cour sont tous excellents dans leur rôle, les meilleurs de leur catégorie : une reine qui a des choses à cacher, un roi que rien ne réveille, un flic mathématicien jusqu'à l'aveuglement, un malin qui sait chatouiller la poésie pour sa plus grande satisfaction égotiste, le plus malin enfin, celui qui évente le jeu du précédent à partir de ce qu'il révèle à son insu d'enfantin.

N'oublions pas bien sûr le malin à la puissance supérieure, Poe, leur créateur, l'écrivain. Ajoutons enfin celui qui nous arrête, le malin à la puissance dernière, Jacques Lacan, qui se fait fort de dévoiler ce que personne n'a vu dans cette histoire, pas même Poe. Et il ne nous cache pas que ça le fait jouir, d'être aussi malin.

Mais en plus d'être de sacrés malins, Poe et Lacan sont de fieffés coquins, aussi filous que la reine et le ministre : ils nous mettent sous les yeux un texte qui nous aveugle. Ainsi, l'épigraphe *Nil sapientiae odiosius acumine nimio* (« Rien en fait de sagesse n'est plus détestable que d'excessives subtilités ») que Poe attribue à Sénèque ne figure pas dans l'œuvre répertoriée de ce dernier. Quant à la filouterie de Lacan, elle consiste à inventer un ministre à sa main, pour ne pas dire à son image, qui se conduit à l'inverse de celui de Poe, nous y reviendrons.

En 1956, Lacan mettait l'accent sur la circulation du signifiant et ne faisait qu'évoquer la féminisation du ministre : « [...] il est significatif que la lettre qu'en somme le ministre s'adresse à lui-même soit la lettre d'une femme : comme si c'était là une phase où il dût en passer par une convenance naturelle du signifiant ⁶ ». Nous pouvons mesurer le chemin parcouru entre la convenance naturelle et le pas de rapport...

C'est bien sur cette phase pas si naturelle que s'attarde Lacan dans notre leçon, et c'est là que ça devient intéressant puisqu'il écrit la suite de l'histoire et ses conséquences sur la vie sexuelle des protagonistes. « Le Roi

5. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, op. cit., p. 232.

6. [↑](#) J. Lacan, « Le séminaire sur "La Lettre volée" », dans *Écrits*, op. cit., p. 31.

bien sûr dort depuis le début et dormira jusqu'à la fin sur ses deux oreilles ; la Reine ne se rend pas compte qu'il est à peu près fatal qu'elle devienne folle de ce ministre, maintenant qu'elle le tient ! Qu'elle l'a châtré, hein ? c'est un amour ⁷ ! »

Ce ne sont pas du tout les mêmes développements qu'en 1956 où Lacan ne s'intéressait qu'au ministre qui pourra, maintenant qu'il la tient, tomber amoureux de la reine ou la haïr. En 1971, c'est la reine qui a l'initiative et le ministre n'aura que le choix ou bien de répondre à ses avances s'il veut prendre du bon temps, ou de la haïr et la maltraiter.

Arrêtons-nous un instant sur cette fatalité de 1971. Une fois la lettre récupérée, pourquoi la reine ne mépriserait-elle pas le ministre ? Pourquoi ne le verrait-elle pas comme un pauvre type qui fait le malin, sans se rendre compte qu'il n'a plus que du vent entre les mains ? Et pourquoi la reine ne devrait-elle pas plutôt devenir folle de ce petit génie de Dupin qui ne se laisse pas berner par la première apparence venue ? Parce que justement c'est un logicien, le secret de la reine le laisse du même marbre que sa cheminée, auprès de laquelle il préfère savourer avec son copain leur drôle de pipe.

Comment expliquer que la reine de Lacan s'offre comme femme à son maître chanteur ? Follement féminisée, au sens où elle désire celui-là et pas un autre, celui qui a osé mettre la main sur son secret avant qu'elle ne la reprenne, cette main.

Lacan l'explique à partir de l'invention d'un personnage de ministre à l'inverse de celui décrit par le préfet dans Poe et que voici : « [...] depuis quelques mois, il a été largement usé, dans un but politique, de l'empire conquis par ce stratagème, et jusqu'à un point fort dangereux ⁸. »

Lacan le redessine sans vergogne comme un dandy romantique qui justement ne se sert pas de la lettre pour un quelconque avantage. Un genre de Socrate ou de psychanalyste, qui retient l'objet. C'est ce qui fait de son désir une énigme pour la dame et prépare le fait qu'elle sera dingue de lui, quand elle aura récupéré la chose.

La réécriture lacanienne est tellement énorme que je me dois de résumer beaucoup ce qu'il en dit en 1955, qui ne sera pas démenti en 1971 : « Mais il ne fait rien de tout ça [de la lettre]... On nous le représente comme un personnage essentiellement romantique [...] [il est un] *monstrum*

7. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 104.

8. [↑](#) E. A. Poe, *La Lettre volée*.

horrendum [parce qu'il] ne donne à ce qu'il détient en son pouvoir aucun sens de l'ordre d'une compensation ou d'une sanction quelconque [...] Le pouvoir que peut lui conférer la lettre, il le suspend dans l'indétermination, il ne lui donne aucun sens symbolique, il joue uniquement sur ceci, qu'il s'établit, entre lui et la reine ce mirage, cette fascination réciproque, qui est ce que je vous annonçais tout à l'heure, en parlant de rapport narcissique ⁹. »

Enfin, la fin de l'histoire est pour Lacan toujours la même, le ministre mettra fin au jeu. Mauvaise raison, infatuation, ou bonne raison, logique, il finira par vérifier son papelard, comme dit Lacan, et évitera ce qu'il appelle la honte en 1956 et le ridicule en 1971.

Dans cette leçon, la nouvelle de Poe sert donc à Lacan à montrer comment une reine, la sujette par excellence, en récupérant la lettre dérobée se transforme en une femme qui veut un homme, et pas n'importe lequel. Pour qu'elle devienne folle de lui, il faut qu'elle ait été amenée à lui conférer le phallus et qu'elle l'en ait châtré. Je reprends là l'infidélité cachée de la femme dans les « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », en 1958, où, au-delà de celui dont elle chérit les attributs, elle étreint l'homme mort ou l'amant châtré.

En fait, la possession de cette lettre féminise à tous les coups, le ministre aussi bien que Dupin, qui en oublie d'être logicien pour se laisser emporter par sa rage vengeresse, même si elle ne manque pas d'esprit dans sa cruauté. Natacha Vellut m'a justement rappelé lors d'une discussion qu'il s'en sortait en se faisant payer.

Alors, nous sommes arrivés avec Lacan au bout du chapitre 2, et là nous changeons de registre : « Bon ! Eh bien voilà ! voilà ce que j'ai réussi à dire à propos de ce que j'ai écrit, et ce que je voudrais vous dire, c'est que ça prend sa portée de ce que c'est illisible ¹⁰. » Lacan parle-t-il de ses écrits en général ou de celui de 1956 ? Question vaine, puisqu'il fait du texte de 1956 qui ouvre le volume des *Écrits* le paradigme de ses écrits.

Reprenons donc : « [...] ça prend sa portée de ce que c'est illisible. » Que veut dire qu'un dire sur un écrit prenne une portée – en plus d'un écrit illisible ? Pensons à notre théâtre : la portée d'un dire, c'est un effet de désir qui procède du circuit d'un objet, avec le désir d'en percer le secret. Un dire porte, conserve la trace de ce dont il est l'effet, de la division qui

9. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, op. cit., p. 235.

10. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 105. Dans la suite du texte, les citations sont tirées de la même leçon du séminaire, p. 105-111.

s'écrit d'une lettre illisible. D'où la question sur ce qu'ajoute la lettre à l'objet *a*.

Poursuivons donc avec lui : « C'est là le point, si vous voulez bien encore m'entendre, que je vais essayer de développer. » Nous passons donc au paragraphe 2, du théâtre au mythe, qui est autre chose.

Petite remarque latérale, quand Lacan parle des gens du monde qui lui disent « on n'y comprend rien », ce sont ceux du *Monde*, le journal, sans quoi la précision « ce sont des techniciens » n'a aucun sens. Il souligne que ne rien comprendre est un bon départ, puisque ça fait de l'effet, ça affecte.

S'ensuivront un certain nombre de propositions qui sont autant de commandements.

1. Il ne suffit pas d'écrire quelque chose qui soit exprès incompréhensible, mais de voir pourquoi l'illisible a un sens.

Lacan rappelle que toute notre affaire est l'histoire du rapport sexuel, dont on pourrait croire qu'il est écrit puisque *totem et tabou* est un mythe écrit. Encore une remarque latérale, dans les versions Staferla et de l'ALI, Lacan parle de l'Œdipe et de totem et tabou sans distinction apparente. Ce mythe écrit, et là c'est indiscutablement totem et tabou, pourrait très bien passer pour l'inscription de ce qu'il en est du rapport sexuel.

Mais il objecte : « Je voudrais tout de même vous faire remarquer certaines choses. » Et il revient à *La Lettre volée* : « [...] si cette lettre peut en l'occasion avoir cette fonction féminisante, c'est que le mythe écrit, Totem et Tabou, est fait très exactement pour nous pointer qu'il est impensable de dire : *la femme*. »

Quel lien y a-t-il entre fonction féminisante, Œdipe et inexistence de la femme ? Nous l'avons vu avec la reine, elle n'est pas La femme qui fait rapport unifiant et totalisant avec le roi, elle se trouble d'une lettre qui reste soustraite à ce dernier. Elle se fera femme pour un homme quand la lettre aura opéré sa boucle. Comment soutenir une fonction féminisante s'il est impensable de dire la femme ? Il n'y a que des sujets en position féminisée, selon leur place dans la circulation de la lettre. Quant à l'impensable de La femme, le mythe écrit de totem et tabou serait fait pour le montrer. Ça ne saute pas aux yeux, que le père de la horde qui possède toutes les femmes soit une illustration de ce que La femme n'existe pas, et Freud aurait certainement été surpris des propos que Lacan lui prête... Pour Lacan, cet impensable de dire : *toutes les femmes* tient justement au fait qu'elles ne prennent leur identité que du Père qui les possède et non en elles-mêmes.

Il prend donc les choses d'un autre biais, à l'envers : une seule, la reine dans son théâtre, qui ne va pas non plus sans le Père et sa fonction : « [...] ce que je souligne à propos de cette *Lettre volée*, c'est que s'il n'y a qu'une femme et non pas la femme, [...] il y a une fonction qui est, à très proprement parler celle du Père, qui est là. Le Père est là pour s'y faire reconnaître dans sa fonction radicale, dans celle qu'il a toujours manifestée, et chaque fois qu'il s'est agi du monothéisme par exemple. Là où Freud vient échouer. »

2. D'où une nouvelle proposition : « Il y a une fonction [...] essentielle qu'il convient de réserver comme étant à très proprement parler à l'origine de l'écrit. » Cette fonction essentielle – qui renvoie à l'essence qu'énonce l'universelle affirmative à la fin de la leçon – étant en rapport avec l'idée du Dieu unique, nous pouvons penser qu'il s'agit de la fonction de nomination. Lacan dit autre chose : « C'est ce que j'appellerai le *pas-plus-d'un*. » Quel rapport avec la nomination ? Le monothéisme est certes l'affirmation qu'il n'y a pas plus d'un Dieu, un Dieu jaloux en plus, qui ne dort pas sur ses deux oreilles. La suite nous éclaire : Lacan oppose à ce *pas-plus-d'un*, pour s'en moquer, Aristote qui a fait « des efforts tout à fait ravissants, considérables, comme il en fait d'habitude, pour nous rendre ça accessible par échelon, [...], de cause en cause et d'être en être, etc., il faudra bien que vous vous arrêtiez quelque part. C'est ce qu'il y a de très gentil chez lui. C'est qu'il parlait vraiment pour des imbéciles. » C'est une référence aux causes dernières, les universaux idéaux de Platon, le beau, le bien, etc., auxquels tout est supposé s'arrêter.

Passons donc sur les développements du *pas-plus-d'un* dont nous a parlé Sophie Rolland-Manas ¹¹, « mais revenons à ce qui nous paraît essentiel à ce sujet, concernant la jouissance sexuelle »... un essentiel qui définit tout à fait autrement qu'Aristote le point où ça s'arrête.

3. C'est qu'« il n'y a, expérience faite, qu'une seule structure, quels qu'en doivent être les conditionnements particuliers. La jouissance sexuelle se trouve ne pas pouvoir être écrite, et c'est de cela que résulte la multiplicité structurale, et d'abord la tétrade dans laquelle quelque chose se dessine qui la situe, mais inséparable d'un certain nombre de fonctions qui n'ont en somme rien à faire avec ce qui peut spécifier dans le général le

11. [↑](#) Dans la même séance de ce séminaire. Voir son texte « *Pas-plus-d'un/papludun* et jouissance sexuelle » dans ce même *Mensuel*.

partenaire sexuel. » Il me semble que c'est une allusion aux pulsions et au fantasme, mais Lacan ne développe pas.

4. La structure est telle que l'homme comme tel en tant qu'il fonctionne est châtré – ça c'est du Lacan classique, n'insistons pas, le ministre et l'homme au tour de bonneteau l'illustrent.

5. Là vient la féminisation par la lettre : « Quelque chose existe au niveau du partenaire féminin, et qu'on pourrait simplement tracer de ce trait, sur lequel je pointe la portée de toute la fonction de cette lettre. » Il ajoute une phrase qui peut paraître contradictoire si nous n'avons pas en tête la différence entre la femme et la féminisation : « [...] la lettre, La femme n'a rien à en faire, si elle existe. Maintenant, c'est pour cette raison qu'elle n'existe pas. En tant que *la femme*, elle n'a rien à faire avec la loi. » La reine, une femme, a quelque chose à faire avec la loi et la lettre qui la situe hors la loi, ce qui a des conséquences tout à fait concrètes.

6. Et « la jouissance s'en mêle », d'où la question de Lacan, comme une interjection qu'il s'adresse à lui-même : « Alors, comment concevoir ce qui s'est passé ? On fait quand même l'amour, hein ? ... Pour nous, au cœur de l'efflorescence de l'ère scientifique, nous apercevons ce qu'il en est par Freud. Quand il s'agit de structurer, de faire fonctionner au moyen de symboles, le rapport sexuel, qu'est-ce qui y fait obstacle ? C'est que la jouissance s'en mêle. [...] La jouissance sexuelle est-elle traitable directement ? Elle ne l'est pas, et c'est en cela, disons, ne disons rien de plus, qu'il y a la parole. Le discours commence de ce qu'il y ait, là, béance. »

Le texte dit très clairement les choses et le citer encore s'impose : « La symbolisation de la jouissance sexuelle [...] emprunte tout son symbolisme à quoi ? À ce qui ne la concerne pas, à savoir à la jouissance en tant qu'elle est interdite par certaines choses confuses. Elles sont confuses mais pas tellement que ça, car nous sommes arrivés à l'articuler parfaitement, sous le nom du principe du plaisir. Ce qui ne peut avoir qu'un sens, *pas trop de jouissance*. Parce que l'étoffe de toutes les jouissances confine à la souffrance, c'est même à ça que nous reconnaissons l'habit. » Cette seule remarque sur l'habit nécessiterait un long développement, et nous savons l'inconfort que s'en infligent certains adeptes d'une religion où sur la croix ont confiné toutes les jouissances et toutes les souffrances.

Ensuite, pour donner corps sexué à l'interdit, est centrale la distinction que fait Lacan entre la structuration qui s'offre comme seule possible à la jouissance sexuelle et la façon dont cette dernière se prend en se déplaçant dans la structure : « Il est donc clair que la jouissance sexuelle n'a trouvé pour se structurer que la référence à l'interdit, en tant que nommé, de la jouissance, [...] En d'autres termes, que sa structure, la jouissance sexuelle ne la prend que de l'interdit porté sur la jouissance dirigée sur le corps propre, c'est-à-dire très précisément en ce point d'arête et de frontière où elle confine à la jouissance mortelle. Et elle ne rejoint la dimension du sexuel qu'à porter l'interdit sur le corps dont le corps propre sort, à savoir sur le corps de la mère. » Ce déplacement suppose la fonction du Père : « Ce n'est que par là que se structure, qu'est rejoint dans le discours, ce qui seul peut y apporter la loi, ce qu'il en est de la jouissance sexuelle. Le partenaire en l'occasion est bien en effet réduit à une, mais pas n'importe laquelle, celle qui t'a pondu. Et c'est autour de ça que se construit tout ce qui peut s'articuler dès que nous rentrons dans ce champ d'une façon qui soit verbalisable. »

7. Allons directement à la conclusion : « [...] la femme – j'insiste, qui n'existe pas – c'est justement la lettre. La lettre, en tant qu'elle est le signifiant qu'il n'y a pas d'Autre : $S(\mathbb{A})$. »

Ce chapitre 2 nous met donc en lumière la structure qui fait que La femme n'existe pas, qu'il n'y a que la féminisation qui permet à la jouissance de rejoindre la dimension du sexuel. Chacun peut désormais se reporter à la nouvelle de Poe, remaniée par Lacan, pour revoir comment, dans l'organisation réglée de la cour, s'inscrit cette dimension sexuelle, grâce à la lettre.

Nous pouvons passer rapidement sur l'ordre logique qui sous-tend histoire et mythe. Le chapitre 4 est une amorce qui part de la logique aristotélicienne classique pour dire que l'universelle affirmative est une essence, pur énoncé de discours, et qu'elle ne peut être démentie que par une particulière négative. C'est ce qui l'intéresse et qu'il appelle la discrimination logique, autrement dit la division : il y a et il n'y a pas, il faut trancher.

Lacan va s'essayer à une logique propositionnelle qui s'appuie sur la logique mathématique et les quantificateurs. Ce ne sont pas encore les écritures de la sexualité d'*Encore*, mais une étape intermédiaire. Retenons l'accent que Lacan met sur le déplacement que permet d'écrire une fonction qui se nie elle-même : tout x non $F(x)$.

Il conclut ainsi : « La question est de ce qui ne peut pas s'écrire dans la fonction $F(x)$ à partir du moment où la fonction $F(x)$ est elle-même à ne pas écrire », et il annonce qu'il va développer cela dans la suite, car cette fonction est, à proprement parler, l'illisible. Je laisse avec plaisir mes successeurs suivre ce fil.